

Soeur Chaland 1894 - 1993

Marie, Jeanne, Geneviève, Léonie Chaland naît le 3 janvier 1894 à St. Chamond, département de la Loire, dans un foyer très chrétien où l'attendent déjà 8 frères et soeurs, Après elle naîtra, bonne dernière, sa petite soeur Clothilde. L'équilibre sera alors parfait et les deux camps à égalité: 5 garçons d'affilée contre 5 filles à la suite.

Selon la chronique familiale, notre soeur, eut la vocation à 4 ans, et pas seulement la vocation religieuse mais la vocation missionnaire.

Un jour, nous dit-on, qu'elle était assise sur les genoux de sa maman et regardait un atlas ouvert devant elle, elle posa son doigt sur le Proche-Orient, ce Proche Orient que, durant sa très longue vie de missionnaire, elle devait parcourir en tous sens. Le Seigneur avait-il guidé le petit doigt?

Pour le moment, il s'agit pour elle de croissance et d'études, le tout rendu difficile par une santé "fragile" qui devait la conduire à vivre centenaire! Or c'était, en France, l'époque des laïcs et nombreuses étaient les congrégations enseignantes qui avaient émigré à l'étranger. Les trois aînées sont ainsi pensionnaires dans le Piémont Italien à Turin, une des villes les plus proches de leur région. leur petite soeur va les rejoindre mais devra souvent revenir à la maison, en cours d'année scolaire, pour y reprendre de nouvelles forces. Elle y retrouve alors la ben-jamine, trop jeune encore pour aller en pension. De ces années studieuses, ma Soeur Chaland sortira enrichie sur le plan des connaissances et solidement formée sur le plan éducatif et religieux. Toute sa vie sera là pour le prouver.

D'une année scolaire à l'autre, il y a une période privilégiée: les vacances d'été qui ne sont pas seulement temps de détente mais aussi temps de rencontre, de revoirs très désirés, surtout dans les familles nombreuses. Et c'est ce temps privilégié que, parmi tous ses souvenirs d'enfance, ma Soeur Chaland prenait plaisir à évoquer, car aurait dit l'Ecclésiaste:

Il y a un temps pour étudier et se taire
et il y a un temps pour parler et s'amuser.

Les mois d'été se passaient chez son grand-père maternel et son arrière grand-mère, qui devait, elle aussi mourir presque centenaire (3 mois avant la date) laissant à son arrière petite fille un exemple qu'elle suivit parfaitement en améliorant même, légèrement, le record de longévité.

Une des nièces les plus proches de Soeur Chaland témoigne:

"Vacances merveilleuses avec de nombreux cousins et cousines qui se retrouvaient avec quelle joie dans le berceau familial. Ceux qui ont vécu ces beaux jours d'été n'ont pu oublier la prière du soir en commun, la bénédiction de la table dite par l'aïeul et surtout le chapelet récité par l'arrière grand-mère et le grand-père, le soir, à la tombée de la nuit, dans le petit salon à peine éclairé pour faciliter le recueillement:

" Ma mère, il est temps de dire notre chapelet"
Cette phrase a bercé et édifié toute notre jeunesse."

Un autre rendez-vous de vacances entre cousins et cousines était une propriété de famille sur les bords du Rhône dans lequel, un jour, ma Soeur Chaland faillit bien se noyer: elle avait alors une douzaine d'années. Heureusement, un grand cousin, se trouva là, à point nommé, pour la sortir de l'eau. Ma Soeur Chaland lui en garda toujours une très vive reconnaissance à laquelle nous pouvons joindre la nôtre!

Ces joyeuses vacances allaient mettre en lumière un autre aspect de sa personnalité. Si son amour pour sa famille était grand, un autre amour se manifestait déjà: l'amour des pauvres, de ceux qui souffrent. Pensait-elle déjà aux lépreux?

Comme compagnons de jeux, elle recherchait les plus timides, les laissés pour compte, ceux dont les autres ne voulaient pas. Un petit cousin infirme était l'objet de toutes ses attentions. Quand les autres s'éloignaient pour s'amuser, elle s'asseyait auprès de lui et lui faisait la lecture.

Comment dans une telle atmosphère familiale et chrétienne le Seigneur ne se serait-il pas largement servi? Sur 5 filles, deux seront Filles de la Charité; une autre, la plus jeune, petite soeur des pauvres et si Léonie, malgré son désir n'a pu entrer au Carmel c'est que Dieu l'a rappelée à Lui avant qu'elle ait pu réaliser son désir!

Quant à la vocation missionnaire de Soeur Chaland, elle ne fait aucun doute. Elle était encore très jeune lorsque, voulant offrir au Seigneur le plus grand sacrifice possible, elle souhaitait aller auprès des pauvres païens, dans la mission la plus lointaine, aux antipodes de la France, jusqu'en Polynésie, Désir ardent de la mission, né à cette époque dans le coeur de tant d'enfants qui multipliaient

prières et sacrifices pour répondre à l'appel de l'Oeuvre de la Sainte Enfance, en faveur des petits Chinois.

Peut-être a-t-elle été décidée dans son choix de la Communauté des Filles de la Charité par l'exemple de sa soeur aînée. Elle n'a pas encore 20 ans quand le 3 octobre 1913, elle commence son postulat. Le Seigneur lui fait une grâce en l'envoyant à St Philippe de Roule, paroisse de Paris, où ma Soeur Sims est Soeur Servante depuis 26 ans. Il faudrait relire la notice de cette sainte Fille de la Charité et les nombreux témoignages venus aussi bien de ses anciennes postulantes que de ses compagnes pour se faire une idée de la formation reçue dans cette maison. Malgré son abord sévère, on était vite conquis par le coeur qui se cachait sous l'écorce un peu froide. A ses postulantes, elle expliquait le catéchisme de communauté avec une telle flamme que très rares ont dû être celles qui n'ont pas pris, à son école, des résolutions pour toute leur vie.

Après trois mois de ce solide postulat, Soeur Chaland arrive au Séminaire le 26 janvier 1914; le 8 août, elle prend l'habit et reçoit son premier placement: Sainte Anne de la Maison Blanche, rue Bobillot à Paris.

La première guerre mondiale vient d'écaler. Le 2 août, l'armée allemande a envahi la Belgique. Le 3, l'Allemagne déclare la guerre à la France et le 4 l'Angleterre entre à son tour dans le conflit. Le 2 septembre, l'avant-garde ennemie se trouve à 40 km de Paris, avance heureusement stoppée par la victoire de la Marne, le 10 du même mois. Le 16 septembre, Joseph Chaland, le frère aîné de notre soeur, revenu des Etats-Unis, dès la déclaration de la guerre, est tué sur le front.

C'est dans ce climat douloureux que Soeur Chaland commence sa vie de Fille de la Charité. La Maison Blanche est alors la maison de charité classique avec école, internat, ouvroir, patronage, catéchisme, dispensaire, soupe populaire... Soeur Geneviève y fait la classe et s'occupe de plus du catéchisme aux petites filles des "marchandés des quatres saisons". Un imprévu va lui faire voir du pays. A l'été, il faut évacuer les jeunes en province pour les vacances. Quelques jours avant le départ du groupe, la Soeur Servante appelle Soeur Geneviève qui, cotte et manches retroussées, est occupée à faire le grand ménage de sa classe:

" - Ma soeur, vous partirez ce soir avec Melle X, (une monitrice) pour aménager le château de ... (au centre de

la France)

- Mais, Ma Soeur, proteste Soeur Geneviève, interloquée, je n'ai pas fini ici; c'est vraiment trop précipité... ne pourrait-on pas...

- Ma petite Soeur, il n'y a pas de "mais" ou de "si". Vous partirez ce soir, par le train de nuit."

Il ne reste plus qu'à s'exécuter...

L'arrivée n'est pas gaie: temps pluvieux, château glacial et très humide; et nos deux jeunes travailleuses de s'activer pour se réchauffer.

Ce qui n'empêchera pas Soeur Geneviève de répéter jusqu'à ses derniers jours: "C'est là que j'ai contracté mes rhumatismes."

Autre sujet de difficulté: l'Eglise est à plusieurs kilomètres. Chaque matin, pour la messe, il faut s'embarquer dans une carriole tirée par un âne qui est loin d'avoir fait voeu d'obéissance. Un jour, têtue, il s'arrête brusquement au milieu du chemin; aucun argument ne le décide à repartir: ce sont des "hi-han" énergiques, des ruades répétées...

Et le temps passe. Soudain, il redémarre à fond de train au risque de culbuter les occupantes dans le fossé. Enfin, voici l'Eglise. Ouf!!

Vite les voilà à terre, poussant en hâte la porte...pour entendre: "ITE MISSA EST".

Sans se démonter, Soeur Geneviève demande la Communion à Monsieur le Curé qui se montre réticent:

" - Vraiment... ce n'est pas l'usage! (nous sommes en 1915) Ne pouviez-vous pas vous dépêcher un peu plus?"

Plus facile à dire qu'à faire. Enfin il accepte. A quelques jours de là; les deux paroissiennes sont obligées de rentrer très vite au château et en arrivant, elles demandent très humblement :

" - pardon , Monsieur le Curé, auriez-vous l'obligeance de nous donner exceptionnellement, aujourd'hui, la communion avant la messe?

Le pauvre Curé n'en revient pas:

- Mais ma soeur, un jour après, un jour avant... qu'est ce que cela veut dire?"

Une fois de plus, il se laisse amadouer, mais il doit penser dans son for intérieur: "Ah! ces Parisiennes!..."

Si le Massif Central a doté Soeur Geneviève de rhumatismes, l'air parisien ne semble guère lui réussir puisque nous la retrouvons, dès l'année 1916, au repos, à

Royan, au grand air marin de l'Atlantique. De là, elle rejoindra son nouveau champ d'action: la maison Sainte Eulalie, à Bordeaux. Une carte postale, retrouvée dans ses papiers, représente l'entrée d'un grand bâtiment couronné d'un fronton.

La légende de la carte porte:

Saint Joseph des orphelins (XVII ème siècle)
Prison sous la Terreur (1793-1795)
Orphelinat des Filles de la Charité (Décret du 24
avril 1805)
50 Rue Sainte Eulalie. Bordeaux.

C'est toute une évocation historique du XVII ème au XIXème siècle.

La dénomination qui devait être la plus émouvante pour Soeur Chaland était la deuxième: "Prison sous la Terreur." N'évoquait-elle pas les victimes de la Révolution Française et, si nous en croyons notre soeur, plusieurs membres de sa famille avaient, à cette date, posé leur tête sur l'échafaud, non à Bordeaux mais à Lyon.

Quant à la date du 24 avril 1805, elle rappelait l'année où, un mois plus tôt, le 25 mars, les Filles de la Charité avaient repris l'habit primitif qui leur avait été interdit pendant la Révolution.

Quelles oeuvres Soeur Chaland allait-elle trouver dans cette maison? Un orphelinat, un crèche, une garderie, des patronages, le vestiaire des pauvres, le catéchisme aux enfants des écoles laïques; de quoi travailler à la force de ses bras et à la sueur de son visage" selon les leçons de notre bienheureux Père.

En 1920, nouveau changement et cette fois-ci c'est le grand départ pour le pays sur lequel s'était posé jadis son doigt d'enfant: le Proche Orient avec toute sa mosaïque de régions si différentes les unes des autres où successivement elle plantera sa tente en leur donnant son coeur.

La première étape sera le Liban. le 5 septembre, elle arrive à Beyrouth, à bord du Sphinx et reçoit son placement pour la maison de Ras-Beyrouth. Elle va y faire la classe pendant 14 ans aux jeunes libanaises.

Pauvre Soeur Geneviève qui, des années plus tard, confiera à une de ses anciennes de Ras-Beyrouth, devenue Fille de la Charité:

" Je n'aimais pas l'enseignement et j'ai fait la classe pendant 22 ans. Chaque matin, j'offrais ce sacrifice au Seigneur."

Mais si la maîtresse ne se sent aucun penchant pour faire la classe, celles qui ont été ses élèves sont unanimes pour dire combien elle y réussissait et quel souvenir elles gardent d'elle.

" C'était un excellent professeur, nous dit l'une d'elles; sa classe était vivante et intéressante." D'ailleurs elle débordait les sujets spécifiquement scolaires toutes les fois que cela lui était possible, dans le désir de former l'esprit et le coeur de ses élèves. les cours d'histoire et de géographie s'ouvraient tout seuls sur des perspectives missionnaires. Là encore tous les témoignages concordent:

"C'était une âme missionnaire dans le plein sens du mot."

Plusieurs de ses anciennes, devenues Filles de la Charité, soulignent combien les a marquées "la flamme d'évangélisation" brûlant l'âme de leur maîtresse qui leur confiait souvent son regret de ne pas avoir été envoyée auprès des petits chinois.

Marquées, elles l'ont été aussi par ses cours de catéchèse, ses cours d'histoire de l'Eglise. Là encore les témoignages sont unanimes:

" Nous étions suspendues à ses lèvres quand elle nous faisait le catéchisme ou nous préparait aux principales fêtes liturgiques."

Mais, dit le proverbe, "si la parole édifie, seul l'exemple entraîne."

Soeur Geneviève le savait fort bien et rien ne lui coûtait pour inculquer à ses élèves le sens du Pauvre. les témoignages sont nombreux:

"Le soir, dès la classe terminée, écrit l'une d'elles, elle prenait sa sacoche et se rendait auprès de malades ou chez des familles nécessiteuses, entraînant avec elle quelques élèves stimulées par sa charité."

Une autre évoque "les visites aux vieillards, aux bébés de la crèche, aux familles des élèves de l'école gratuite."

"Tous les lundis, note une troisième, une tirelire posée sur son bureau faisait appel, sans mot dire, à notre générosité... à Noël, et à Pâques, nous apportions nous-mêmes aux vieillards les friandises, fruits de nos sacrifices".

Lorsque Soeur Geneviève sort de la maison, entourée d'une bande d'élèves, ce n'est pas toujours pour des visites

charitables, Bonne marcheuse, elle aime organiser des promenades et nombreuses sont celles qui lui sont reconnaissantes de leur avoir fait découvrir leur pays.

Au cours de ces excursions, elles rejoignent souvent les élèves de l'Immaculée, entraînées elles aussi par leur maîtresse, Soeur Lavallée. De compagnie, les deux groupes s'embarquent dans le petit train qui longe la côte et s'en va, cahin-caha vers le port de Jounieh. On descend à Jal Eddib et de là on grimpe dans la montagne aride où rares sont les maisons. Et l'on pique-nique joyeusement au sommet.

Or, un jour, arrive un visiteur inattendu: le Père Jacques, déjà bien connu à Beyrouth pour le bien qu'il y fait. Il s'arrête près du groupe avec lequel il bavarde un moment. Il parle de son projet: "Fonder et établir en ce lieu une communauté qui aurait le soin des malades mentaux." Sans doute, il met toute sa flamme à cette évocation, car à la demande finale:

"Qui veut venir avec moi?", plusieurs répondent d'enthousiasme.

Est-ce au cours de ces sorties que les jeunes élèves de Soeur Geneviève s'amusaient gentiment à ses dépens? Leur maîtresse souffrait de ne pouvoir parler aux pauvres qu'elle visitait et désirait apprendre la langue du pays. Qu'à cela ne tienne! Ses élèves vont devenir ses professeurs pour lui enseigner cette langue ardue qu'est l'Arabe. Et ces espiègles de choisir, avec quel malin plaisir, les mots les plus difficiles à prononcer par une Occidentale. Et de rire de bon coeur devant le résultat de leur taquinerie.

Les années s'ajoutent aux années. Courageusement Soeur Geneviève continue à faire la classe et à éveiller les âmes de ses élèves.

En communauté peut-être n'est-elle pas toujours facile. D'un caractère vif et tenace, elle se montre parfois susceptible. Sa rapidité à exécuter une décision peut heurter l'une ou l'autre de ses compagnes. Mais on ne peut qu'admirer sa piété vive et ardente, son empressement au travail: elle met autant d'ardeur à faire le ménage de la chapelle et de la sacristie qu'à expliquer un problème d'arithmétique. Quant à son zèle apostolique et à son amour des plus pauvres, ils ne font de doute à personne.

De douloureuses épreuves familiales la frappent à plusieurs reprises. En 1923, son frère Léon meurt accidentellement, laissant une veuve et un orphelin. En 1924, sa

soeur aînée, soeur servante à l'hôpital Saint Luc de Lyon est emportée à 48 ans par une mauvaise grippe. Lorsqu'en 1931, meurt à son tour sa soeur Léonie qui avait sacrifié sa vocation pour prendre soin de ses parents, ceux-ci restent seuls et désemparés! Qui va désormais s'occuper d'eux? Soeur Geneviève ne peut alors cacher sa souffrance et son inquiétude. la pensée de rentrer en France l'effleure-t-elle? Mais Dieu a ses chemins qui ne sont pas nos chemins. Il inspire à une de ses anciennes d'aller tenir auprès de Mr et Mme Chaland la place restée vide. Et d'elle-même, Asma Azouri prend la décision de partir. Elle sera auprès des parents de Soeur Geneviève, durant les quelques années qui leur restent à vivre, le bon ange de leur vieillesse. Aussi quelle reconnaissance lui gardera Soeur Geneviève jusqu'à la fin de sa vie. Et l'on voyait, peu de temps avant la mort de Soeur Chaland, la fidèle Asma lui rendre visite au Foyer et bavarder avec elle. Peut-il y avoir plus grande preuve de l'affection qu'elle avait su inspirer à ses élèves?

Soeur Geneviève continue à se donner avec toute son impétuosité sans compter avec sa santé jusqu'au jour où force lui est de s'arrêter. Elle doit subir une opération et un temps de repos en France lui est imposé.

C'est de nouveau Saint Philippe du Roule qui l'accueille. Soeur Sims est encore vivante mais n'est plus Soeur Servante. Soeur Geneviève se retrouve donc dans la maison qui a été le berceau de sa vocation. Elle vient cette fois, après plusieurs années de mission pour y refaire ses forces. Alors nous imaginons une vie au ralenti, des levers tardifs, une sieste chaque après-midi....Ecoutez bien en quoi consiste le repos:

Elle est enseignante... c'est justement ce qu'il faut dans la maison. Et du jour au lendemain, la voilà installée dans une classe, au milieu de Parisiennes aussi insupportables qu'elles savent l'être...
Où sont ses espiègles libanaises?

Le remède dut pourtant être efficace puisque, un an plus tard, nous la retrouvons à Ras-Beyrouth pour la grande joie de ses élèves qui la pleuraient depuis... 12 mois. Hélas! ce n'est qu'un très court passage et la même année, elle est envoyée à Damas où elle fait encore la classe à Notre Dame de Lourdes. Mais son martyre d'enseignante tire à sa fin.

Le 6 janvier 1936, Ma Soeur Petit, Visitatrice, annonce l'ouverture d'une Léproserie à Douma, à 18 km de Damas et en confie la charge à Soeur Chaland qui doit d'abord en

assurer l'aménagement.

Une léproserie! des lépreux! ce rêve qu'elle porte en elle depuis toujours et dont elle a si souvent entretenu ses élèves de Ras-Beyrouth! Son coeur a dû, ce jour-là, battre la chamade! Et pourtant les conditions n'avaient rien d'enchanteur.

Deux ans plus tard, le Père Michel Ceza, Lazariste, écrira:

"Dans le Damas chrétien, une "ladrerie" finit sa féconde existence... Il existe aujourd'hui, au fond de la Ghouta damas-caine, une léproserie spacieuse, bien aérée et munie du confort moderne et du dévouement."

En 1936, la réalité est tout autre. Seuls existent les bâtiments: 4 pour les lépreux, un pour la communauté et un pour les dépendances: buanderie, lingerie, logement du chauffeur et de sa famille. Aucun meuble... le terrain est un marécage planté de ... 2 peupliers.

Le premier achat sera une grande auto permettant le transport de tout ce qu'il faut acheter. C'est ensuite la construction d'un canal tout autour de la propriété et la plantation de centaines de peupliers pour absorber l'eau qui, les jours d'orage, s'élève à 15 cm dans la cuisine.

A l'été tout est fin prêt. Le travail est alors d'aller chercher les lépreux. Bons premiers, les deux derniers lépreux chrétiens de la léproserie de Naaman à Bab-Touma: Wakim, un vieillard grec catholique aux pieds rongés et Setté Rahil, grecque orthodoxe, aveugle, sans pieds ni mains, fervente et édifiante chrétienne. Arrivent ensuite cinq ou six musulmans de Damas, puis les soeurs partent à la recherche des lépreux chez les Alaouites du Nord et les Druzes du Sud. Rude tâche qui vaudra à Soeur Chaland et à ses compagnes de nombreuses aventures. Le voyage dure parfois deux jours avec une nuit à la belle étoile. D'autres fois, le moteur tombe en panne ou l'essence vient à manquer. Un jour même ce fut plus grave: Soeur Chaland fut violemment battue et jetée sur le sol, car ce n'était pas rien d'arracher les lépreux à leur milieu originel. Mais rien n'arrête son courage. La léproserie comptera 82 lépreux auxquels il fallut apprendre à vivre ensemble. On dut aussi leur faire comprendre que tous étaient aimés et que l'on ne voulait que leur bien.

Entrons quelques instants dans la léproserie sur les pas du Père Ceza qui, à la mort de Soeur Chaland a tenu

à envoyer son témoignage sur le beau travail réalisé à Damas.

"Une Soeur nous introduit dans les pavillons. Le petit dispensaire jouit d'un aménagement confortable: Instruments, table d'opération, appareils à stériliser, rien n'y manque. Là sont soignés, et avec quelle sollicitude, les meurtrissures des mains, des pieds, les visages boursoufflés et violacés... continuons notre route. Les lépreux se partagent à deux ou trois une chambre. Qui est entré dans une de ces pièces, à l'heure de l'éveil, sait l'abnégation demandée à la servante de ces pauvres malades. Le ménage fait, la toilette accomplie, seule une forte aération assainira les lieux imprégnés de l'odeur des plaies pendant la nuit."

Dehors, au pied des murs, des lépreux sont accroupis. D'autres vaquent aux divers offices qui leur ont été confiés. Un malade, chaque matin, (ses repas dans sa musette), emmène le troupeau de moutons dans les landes avoisinantes. Un autre est responsable des oies et des dindons. Au hasard de la promenade, on rencontre Myriam aux mains mutilées, si maternelle pour tous; Ibrahim, l'enfant de douze ans, au visage pustulé et aux talons fendus... et bien d'autres.

Souvent Soeur Chaland doit prendre la route. Il lui faut parfois conduire à l'hôpital de Damas un hasénien pour une amputation ou l'énucléation d'un oeil. mais les courses habituelles ont pour motif ou le ravitaillement ou les démarches administratives.

"Tout en égrenant son chapelet, écrit le Père Ceza, elle admire les norias qui tournent au pas d'un infatigable dromadaire tandis que l'eau s'échappe des petits gobelets mobiles, le tout dans la lumière du soleil."

Presque 10 ans passent ainsi. A travers les soins, le dévouement des soeurs, le bien se fait. Citons quelques exemples:

"Dans la petite chapelle, à la suite des soeurs, quatre lépreux communient. l'un d'eux tend ses moignons rongés après en avoir porté un, tour à tour au sol et à son front."

" Un soir, tandis que la communauté prie dans cette même chapelle, un malade, soldat du bataillon du Pacifique, s'avance jusqu'à la statue de la Vierge et, lui, le non chrétien, se met à jouer sur sa guitare hawaïenne l'Ave Maria de Schubert."

Et pour clore cette courte évocation, ce beau trait de reconnaissance raconté dans un écho de 1976:

Chaque année, Sr Chaland recevait pour le premier de l'an, une lettre d'un de ses anciens malades de Douma: Marcel, canaque de nationalité, qui déclarait, sans gêne aucune: "Mon grand-père mangeait les Blancs."
Une année, la lettre traditionnelle n'arriva pas et Sr Chaland d'en conclure: "Sûrement, il est mort."
Or le 3 janvier, fête de Sr Geneviève, un coup de téléphone, transmis par Paris, lui arrivait à Baba-Baghi; Marcel lui envoyait ses vœux de fête.

Juin 1945...la guerre mondiale s'achève. La Syrie cherche à conquérir son indépendance... le sang coule dans la région de Douma. Les soeurs, isolées, sont en danger et ma Soeur Visitatrice leur donne l'ordre de partir. Toute la nuit du 4 juin se passe à tout mettre en ordre tandis que les lépreux font la ronde pour les protéger car on a entendu des menaces de mort. Le 5 juin, une dernière messe est dite dans la petite chapelle où les malades sont trop nombreux pour tenir. Dans la nuit du 5 au 6, trois tanks et un camion sont mis par l'Etat Major Anglais à la disposition du Père Horwood pour rapatrier les soeurs à Beyrouth. Dernier adieu aux chers lépreux profondément touchés et dont quelques-uns s'éloignent déjà, un petit ballot sur l'épaule. Dernier regard vers les petits pins d'Autriche dans lesquels, l'été, strident les cigales. Dernière prière vers le petit cimetière où dorment Myriam, la convertie et Wakim, le petit vieux de l'ancienne ladrerie.

Et c'est le départ, la route faite sous l'escorte des tanks par crainte d'un tireur isolé et l'arrivée, en pleine nuit, dans la cour de la Maison Provinciale où les attendent nos soeurs et ma Soeur Visitatrice.

" Le sacrifice est fait, écrit ma Soeur Chaland, le 15 juin. Nos coeurs sont meurtris mais bien reconnaissants puisque les vies sont sauvées. Nous avons abandonné nos pauvres lépreux dans des heures tragiques, sachant bien que personne ne prendrait soin d'eux. Il a fallu laisser l'hôpital si bien aménagé, les grands terrains achetés avec les dons de la France, la ferme, les ruches... et puis nous sommes parties au milieu de la haine. C'est à peine si nous avons pu emporter notre linge, les vases sacrés. On fouillait tous nos ballots. Nous avons emporté notre belle Vierge Puissante couchée sur nos genoux, dans le camion. C'est grâce à un lazariste anglais que nous avons échappé au danger."

Dans ses papiers, l'on retrouvera le diplôme d'honneur du Mérite Syrien qui lui avait été attribué en 1943 en reconnaissance de ses éminents services.

Voilà donc Sr Chaland à la Maison Provinciale de Beyrouth. Elle ne va pas y rester longtemps. A Jérusalem, ma Soeur Récamier fait une chute brutale dans un escalier et se casse une jambe. Elle est immobilisée pour de longues semaines et Sr Chaland lui est envoyée comme assistante.

"Dieu trace notre route." Pouvait-elle se douter qu'en jouant son rôle de "Bon Samaritain", elle se préparait à assumer, dans un avenir proche, toute la charge de l'hospice? Mais il lui aurait manqué quelque chose si l'Egypte, partie importante de la province, lui était restée étrangère. En juin 1946, Sr Chaland reçoit la patente pour l'hôpital d'Ismailia, sur le canal de Suez. Elle va y travailler à peine plus d'un an. Les pauvres lui manquent, l'hôpital ne recevant que les employés malades du Canal. De temps en temps, pour faire plaisir à ses compages, elle annonce:

"Nos soeurs, ce soir, nous irons pique-niquer en "Asie". (Faut-il rappeler que l'Egypte est en Afrique?)

A l'heure fixée, chacune, sans se faire prier, passe chercher ses sandwiches à la cuisine, et ... en route. Joyeusement, on traverse le canal en ferry-boat et sur la "Rive Droite" on jouit de la fraîcheur du soir tombant. Arrive le jour de la nationalisation du canal. Du soir au matin, les employés égyptiens occupent tous les postes. Quand Sr Geneviève entre dans son bureau, un nouveau directeur est déjà assis à sa place.

Une nouvelle patente l'appelle à Jérusalem où Sr Récamier demande instamment à déposer sa charge dans des mains plus jeunes, d'autant plus que le conflit entre Juifs et Arabes est prêt à éclater. Déjà, une lettre du 15 décembre 47 de ma soeur Deguet, Soeur Servante à Caïfa signale:

"A Jérusalem, bombes et incendies ont environné l'hospice sans l'atteindre."

C'est dans ce climat de violence que Sr Chaland, au début de 1948 va être installée Sr Servante.

"Le 14 février, écrit-elle, Sr Buisson, Sr Mayaud et moi quittons l'Egypte et prenons le train réputé moins dangereux que l'avion ou le bateau. Sur le quai de Caïfa, personne sinon deux cornettes: Sr Deguet et Sr Limogin. De droite et de gauche, des tirs de fusils et de mitrailleuses. Pas un camion, pas une auto! Enfin la police anglaise vient nous chercher: sur un camion découvert on hisse les soeurs et les colis. Cinq policiers, mitraillettes à la main, nous escortent dans une ville complètement déserte où les balles pleuvent de tous côtés."

Le lendemain, le voyage se poursuit, guère plus rassurant.

"Dans tous les villages, les hommes armés gardent les routes, même les enfants ont des balles et des grenades." Enfin, après une traversée à toute allure de la dangereuse vallée du Cédron, c'est l'arrivée à l'hospice où personne ne les attendait vu l'absence de courrier. A peine un mois plus tard, une explosion arrachera les fenêtres du dortoir des petites, de l'infirmerie des soeurs anciennes et de la chambre de Sr Récamier. Tout au long des mois qui viennent les combats vont s'intensifier.

"Nous vivons des heures terribles, écrit Sr Chaland, le 24 avril, les réfugiés affluent chez nous. Je pense faire monter ce soir les petits garçons aveugles à Béthanie. Peut-être, la semaine prochaine, y enverrons-nous encore les 40 bébés... Le pain double de prix, la provision de mazout touche à sa fin, on menace de couper l'électricité, l'eau..."

Et sous la garde de la Vierge aux rayons, intensément priée, les soeurs continuent à se dévouer jour après jour.

Le 7 mai arrive une longue lettre de Sr Chaland, pleine de courage et de confiance en la Providence. Intrépide, elle raconte comment, malgré le danger des routes, elle va chercher de la farine dans un village de Transjordanie. Le 8 mai se livrent des batailles de rues dans Jérusalem. Les orphelins sont évacués à Béthanie.

Le 10 juin, nouvelle lettre: "Depuis 28 jours, nous sommes isolées du reste du monde; bombes, canons et fusillade nous arrosent de leurs projectiles. Plus de 5 kilos ont été recueillis dans la maison et personne des 370 hospitalisés n'a été blessé. Plus de 500 carreaux ont été brisés... Nous faisons le pain dans le fourneau de la cuisine, c'est un travail considérable pour tant de monde. Et elle ajoute: Même les plus petites ne tremblent pas sous les bombes et continuent leur chapelet jour et nuit."

Le 19 juillet a lieu l'arrêt des combats, mais chacun reste sur ses positions; Jérusalem est coupée en deux: L'hospice est en zone juive, Béthanie en zone arabe.

Le 15 août, c'est une nouvelle et lourde épreuve: Sr Récamier fait une attaque de paralysie du côté droit. Elle ne peut articuler une phrase. Et Sr Chaland de confier:

"J'ai tant besoin d'elle encore! Ma croix est si lourde avec 335 malheureux à l'hospice."
Le même jour elle voit anéanti son espoir de rencontrer les soeurs de Béthanie à l'occasion de la fête de l'Assomption

célébrée à Ste Anne. le passage des lignes lui est refusé. Ce n'est que le 22 décembre qu'elle obtiendra enfin l'autorisation de traverser la porte Mandelbaum pour se rendre à Béthanie. "On part en convoi escorté de jeeps de l'O.N.U. Contrôle des passeports aux lignes juives, traversée du "no man's land" miné à droite et gauche, nouveau contrôle aux lignes arabes."

Enfin c'est la rencontre tant désirée et l'accueil des enfants qui guettaient depuis des heures sur la montagne. Que de choses à se dire! mais les heures sont comptées et l'heure du retour fixée. Il faut repartir sous une pluie battante.

Au cours de ces durs moments de guerre, les liens se resserrent entre les Communautés qui vivent les mêmes angoisses. Alors que les Pères franciscains envoient à l'hospice, farine, légumes secs, blé, olives de Gethsémani, les Pères de Sion procurent pour les petits garçons de Béthanie 33 chemises neuves qui leur restent de leur orphelinat... Et dans un bon sourire qui accompagne le don "Nous réglerons cela après la guerre!"

Et comment ne pas évoquer le bon Père Pascal, assomptionniste, qui, lorsque l'hospice n'avait plus rien, venait chaque jour, apportant un gros sac de sucre ou de riz ou des bouteilles d'huile ou encore une somme permettant de vivre plusieurs jours.

C'est en 1948 que Sr Chaland accepte, à la demande des Pères Blancs, d'envoyer deux soeurs et quelques filles retardées mentales, dans leur maison d'Aïn Karèm, pour éviter qu'elle ne soit occupée par des soldats ou des réfugiés... toute petite graine qui deviendra le centre d'enfants handicapés.

Au mois de janvier 1949, Soeur Buisson se risque à entreprendre la visite des maisons de Terre sainte. avec d'énormes difficultés et de longs jours d'attente, elle parvient à obtenir, pour elle et deux compagnes, un permis de passage en zone juive. Les ruines y sont si nombreuses qu'elles s'égarent et parviennent devant l'hospice sans même le reconnaître. Heureusement, au même moment la porte s'ouvre encadrant deux cornettes: Sr Chaland et une compagne.

"Si j'avais une maladie de coeur, confiera, quelques instants plus tard, Sr Chaland, je serais tombée dans la rue!" La nouvelle de l'arrivée de Sr Visitatrice se répand comme une traînée de poudre, bienfaisante celle-là!

Et en un instant tout le monde se trouve réuni. Trois jours durant, la visite se poursuivra, permettant aux soeurs de parler de ce qu'elles vivent et à ma Sr Buisson de voir par elle-même les ruines de Notre Dame de France, du couvent des Religieuses Réparatrices; la rue Mamilla qui longe l'hospice n'est que ruines: on dirait un front de guerre. Dans la maison même, la chapelle n'a plus de vitraux et les cartons qui les remplacent laissent passer le vent et le froid.

Soeur Buisson écoute le récit des protections miraculeuses: la balle traversant la chevelure d'une enfant et ne lui arrachant que quelques cheveux; trois bombes incendiaires venant s'éteindre aux pieds de la Vierge de la chapelle; l'obus couvrant de verre les bébés sans les blesser... Et c'est aussi la confiance des peurs et des inquiétudes quotidiennes, des privations subies et acceptées avec générosité, tout au long de 200 jours de bombardements. Le temps passe trop vite... déjà c'est le départ.

Le 15 août 1949, grâce au Consulat de France qui se charge de toutes les démarches, les supérieurs français des communautés situées en zone juive ont enfin la joie de célébrer la fête de la Vierge à Ste Anne. Sr Chaland en jouit d'autant plus que ce sont ses garçons de Béthanie qui font le service d'enfants de chœur et qui assurent les chants. Joie liturgique, joie de la rencontre communautaire, joie d'un échange rapide avec Mgr Rhodain, de passage en Terre Sainte; un moment les lourds soucis sont oubliés mais hélas, il faut bien vite repartir, le permis n'est donné que pour deux heures! Au long des jours, l'isolement de l'hospice, les difficultés de circulation, l'inquiétude du lendemain, le manque de nouvelles, vont peser si lourd sur le coeur de Sr Chaland que le 27 décembre de cette même année, après quelques jours passés en zone arabe, elle avoue avoir été prise d'une véritable angoisse à la pensée de rentrer à l'hospice. Qui s'en douterait en la retrouvant quelques jours plus tard transformée en "ouvrier du bâtiment"? Payer de la main d'oeuvre pour les réparations dépasse les possibilités du budget. Qu'à cela ne tienne! Avec son énergie coutumière, elle fait le crépisseur, le badigeonneur, le vitrier, avec ses filles et ... le docteur de l'hospice!

Un espoir dans ce ciel toujours sombre: Pour la première fois, la retraite des soeurs pourra avoir lieu en novembre à Béthanie, lieu privilégié de silence et de recueillement. Mais l'évolution des événements continue à être angoissante. Plus aucun secours de la Croix-Rouge.

Dans la zone juive il est difficile de se procurer les féculents, base de l'alimentation, et les légumes verts sont à des prix inabordables. Comment nourrir les 300 hospitalisés de Jérusalem et les 120 de Béthanie?

Le 4 septembre 1950, Sr Récamier termine son long martyre. Sa disparition laisse un grand vide. Sr Chaland est la première à en souffrir. Elle écrit:

"Quel serrement de coeur de passer devant la porte de sa chambre close et de ne plus avoir son bon sourire encourageant."

Comment dans ces circonstances si difficiles, l'hospice arrive-t-il à vivre? Tout le monde y contribue de son mieux:

A la buanderie, on lave; à l'ouvroir, on brode; et les aveugles tricotent. Mais comment faire vivre les garçons de Béthanie dont la seule compétence est d'user et de déchirer.

A cette question que se pose Sr Chaland à la fin de l'année 50, une lettre de Mgr Lagier, dans le bulletin de l'Oeuvre d'Orient, donnera un commencement de réponse:

"Les orphelins à la charge de Mère Chaland sont une centaine dont nous désirons qu'elle fasse des ouvriers. Nous l'encourageons à créer une école de métiers. C'est en lui enseignant le travail qu'on tirera la société orientale de la pauvreté."

Et concrétisant ce conseil, 500 000 francs sont envoyés à Jérusalem. Vont alors se mettre en route de modestes ateliers professionnels, commençant petitement à la St Vincent: 5 apprentis cordonniers, 2 tailleurs, 1 soudeur mécanicien, 2 à la ferme et au jardin.

En 1953, Sr Chaland parlera de la cordonnerie où 2 ouvriers et 4 petits apprentis raccommoient et confectionnent des chaussures (on n'a plus besoin d'acheter des souliers), de 4 tisserands travaillant sur 2 métiers pour les Soeurs de Sion, des draps et des dessus de lit pour l'hôpital de Bethléem. Bientôt est annoncé un jeune diplômé de menuiserie qui pourra commencer un nouvel atelier. Tels sont les débuts d'une modeste école professionnelle.

Entre temps, la situation politique a un peu évolué. Noël 51 a vu passer de la Jérusalem juive à Bethléem un plus grand nombre de pèlerins et 56 hospitalisés, tant aveugles que voyants, accompagnés de quatre soeurs, ont pu assister à la messe de minuit à la crèche.

En février 52, c'est Notre Mère Blanchot qui visite les maisons de Terre Sainte. Accueillie à Béthanie par les petits garçons agitant leurs palmes, elle prend ensuite contact avec toutes les misères de l'hospice et en même temps avec le travail et le dévouement des soeurs. Sr Chaland tient à la faire profiter de tous les pèlerinages et ne craint pas de lui faire gravir le Mont Sion par un chemin très rude pour arriver au Cénacle à la "Salle Haute".

La même année, le Père Slattery, au cours de son voyage dans la province du Proche-Orient, arrive à la mi-novembre à Béthanie. Il rapportera de cette rencontre le souvenir émerveillé de la pureté de voix des enfants de l'orphelinat chantant la grand-messe du dimanche. Quelques jours plus tard ce sera la visite de l'hospice où les soeurs évoqueront devant lui leurs souvenirs parfois pittoresques, souvent tragiques, de ces longs mois de guerre.

Malgré la rapidité de son passage, Notre Mère Blanchot n'avait pas pu ne pas remarquer l'extrême fatigue de Sr Chaland, fatigue qui se traduisait par une excessive nervosité. Quoi d'étonnant à cela, lorsqu'on songe au poids de soucis, d'inquiétudes, de préoccupations de toutes sortes qui sont, depuis plusieurs années, son lot quotidien. Etre responsable de trois maisons, dont l'une de l'autre côté de la ligne, être affrontée jour après jour aux difficultés du ravitaillement et aux problèmes d'argent lorsqu'on a à faire vivre une telle population, et cela au milieu de combats et de bombardements intenses. Qui n'userait à ce régime sa résistance physique?

Une assistante va lui être donnée. A la fin de 1952, Soeur Bernès arrive à Jérusalem. Elle sera son bras droit jusqu'en 1955, date à laquelle elle devient Soeur Servante de l'hospice. Le temps est alors venu pour Sr Chaland de se reposer, ce qu'elle va enfin faire après ces années de lutte et de souffrance. mais avant de quitter avec elle ce "champ de bataille", évoquons quelques "fioretti" qui cerneront de plus près sa personnalité.

Quand on parle d'elle à une soeur l'ayant connue alors, un souvenir surgit aussitôt. Proche des combats qui faisaient tant de victimes aux abords mêmes de l'hospice, Sr Chaland s'était donné la tâche de recueillir les morts. Aidée de ses filles, elle les portait à l'hospice, avertissait les familles qui venaient les chercher durant la nuit ou les enterrait dans le jardin si personne ne les réclamait. Comment ne pas évoquer une page de la Bible:

Tobie ensevelissant les morts; ou bien une de nos premières soeurs en Pologne accompagnant jusqu'à la fin ses malades pestiférés et à leur mort, les portant sur son dos pour les enterrer elle-même.

Sr Chaland s'occupait aussi d'assurer le mieux possible le ravitaillement difficile et indispensable. Conduisant elle-même sa camionnette vers les lieux où elle pensait trouver les denrées de première nécessité, elle était, au retour, régulièrement arrêtée aux postes de police.

- Ma soeur, vous ne transportez rien de prohibé? farine, sucre, viande...

Très calme, en apparence, elle répondait:

- Messieurs, montez et voyez vous-mêmes... tout en suppliant intérieurement les saints anges qu'ils n'en fassent rien.

Il y avait en effet, tout cela dans la voiture et même des moitiés de porcs qui lui auraient coûté cher!

Enfin, dernière fioretta : une perquisition a lieu à l'hospice.

Sr Chaland ouvre chaque pièce devant les officiers qui la suivent...mais son coeur bat. Dans la dernière chambre se cachent des "indésirables". Que faire? Prétendant une nécessité urgente, elle descend quatre à quatre l'escalier et n'ayant rien trouvé de suspect ailleurs, ils se décident à repartir.

Dévouement, sang-froid, confiance éperdue en la Providence, tels sont les traits mis en lumière par ces quelques faits.

Ceci dit, il est temps de la laisser partir au repos en France.

Dès son retour de France, Sr Chaland se retrouve affrontée au problème des lépreux. Ils sont très nombreux dans le Hermel, au nord du Liban, non loin de la frontière syrienne. C'est donc dans cette région que le gouvernement a entrepris la construction d'une léproserie. Mais si le site est grandiose, le terrain rocailleux semble mal choisi et les pavillons ne sont pas achevés. Il est alors demandé aux soeurs de faire, en attendant, le dépistage des lépreux cachés dans la montagne et de les soigner sur place. Il faut trouver un pied à terre. Hermel est un village dont tous les habitants sont musulmans chiites. A 14 km est situé Ras-Baalbek, village entièrement grec catholique où un bon vieux moine les accueille dans le couvent grec dont il est le gardien.

Deux fois par semaine, Sr Chaland et sa première compagne de Douma partent avec un médecin militaire, en ambulance-dispensaire, très loin dans la montagne. De 7 heures du matin à 6 heures du soir, elles soignent des villageois très pauvres. Rudes journées où le repas pris rapidement dans l'ambulance est souvent interrompu par les appels des malades qui attendent; rudes journées aussi car à 1300 mètres d'altitude, en pleins mois de janvier et de février, le froid cingle. Le médecin, lui, est si content de ses infirmières qu'il en souhaite de pareilles pour l'hôpital militaire!

Sr Chaland, dans ses temps libres, fait connaissance de la population du village. Ce sont des paysans qui n'ont pour richesse que d'immenses troupeaux de moutons devant lesquels Sr Chaland songe à Abraham. Mais elle est surtout attentive aux bergères, qui, simples et ardentes au travail, lui rappellent étonnamment nos premières soeurs. L'une d'elles, d'une famille de onze enfants n'est-elle pas venue confier aux soeurs son désir de vivre comme elles.

Cette existence de nomade va durer environ 6 à 7 mois à la suite de quoi Sr Chaland rentre à Beyrouth. La construction de la léproserie est finalement abandonnée, il faut chercher un lieu plus adéquat. En attendant Sr Chaland est nommée Soeur Servante "interimaire" à l'orphelinat Saint Charles.

Interimaire, car elle est toujours à la recherche d'une nouvelle région d'implantation pour une léproserie. Le lieu semblait parfaitement trouvé à Sadiat: sur une colline, un beau terrain de 12 ha appartenant aux familles Boustani, qui pour l'oeuvre en demandait un prix dérisoire. Mr Ecochard, l'architecte qui avait déjà été à Damas un grand bienfaiteur de la léproserie, se chargeait, à titre bénévole, de toutes les études de terrain et de tous les plans de la construction, à condition, précisait-il, "que Sr Chaland, elle-même, soit responsable de la réalisation de l'ensemble". Tout donc semblait aller pour le mieux. Mais les gens du village s'opposèrent au projet car, pensaient-ils, le voisinage des lépreux leur enlèverait toute chance de vendre leurs terres à bon prix. Il fallait trouver encore autre chose. L'avocat Charles Hérou (il n'était pas encore président) offrit alors un terrain lui appartenant en montagne, sur la route de Tripoli. On pourrait l'agrandir par l'achat d'un terrain voisin, propriété des Pères Grecs catholiques, peu exigeants pour le prix. Une fois de plus le projet avorta.

Le Seigneur réservait Soeur Chaland pour des

lépreux plus lointains!

En attendant, elle se donne à ses orphelins^e de Saint Charles. -De son temps on comptera 315 internes- et elle a à la fois le souci de leur santé, de leur instruction, de leur éducation et de leur formation religieuse. Elle les suit dans leurs études, s'intéresse de près aux classes va elle-même donner les examens aux plus grandes. C'est elle qui fait la catéchèse aux aînées de l'ouvrier, qui organise des réunions pour les plus âgées. Elle s'inquiète de leur avenir et cherche à leur donner toutes leurs chances. Pour elles, elle institue dans la maison l'enseignement ménager et se préoccupe de faire continuer leurs études aux plus douées. Elle prend soin de la santé de toutes, descend souvent à la cuisine pour s'assurer de la bonne qualité des repas et même, parfois, met la main à la poêle.

Deux innovations seront aussi son oeuvre: l'admission des premières externes et la création d'une garderie pour soulager les mamans: de 10 enfants au début, celle-ci augmentera très rapidement.

Trois années de suite, elle regroupe des anciennes, sorties de St Charles depuis 3 ou 4 ans et les emmène en autocar à Jérusalem. Le point d'attache est Béthanie. Mettant au service du groupe sa connaissance des lieux saints et la vélocité de ses jambes toujours vaillantes, elle les entraîne, matin et soir, d'un sanctuaire à l'autre, s'arrêtant dans chacun pour une longue prière à genoux. La fatigue oubliée, chacune gardera de ce pèlerinage l'amour des lieux saints mais aussi l'admiration pour la piété de Sr Chaland.

A la communauté, elle se montre aussi dynamique qu'avec ses filles et si parfois elle en bouscule quelqu'une, on est sûr de la voir à la chambre s'agenouiller devant ses compagnes pour s'accuser de sa trop grande promptitude. Une jeune soeur, juste arrivée du Séminaire, n'oubliera jamais avoir vu, un soir, sa soeur servante venir près de son lit, se mettre à genoux et lui demander pardon.

L'année 1958 amène avec elle de violents troubles au Liban. Durant plus d'un mois, c'est la fermeture de Beyrouth où règne l'anarchie. Heureusement vers la fin d'octobre revient la paix et tout reprend activité.

En 1960, des travaux sont entrepris à St Charles pour la construction d'un deuxième étage qui permettra l'installation de cinq grands dortoirs destinés à 220 enfants.

Jusque là un grand nombre d'entre ^{elles} ~~eux~~ occupaient des dortoirs de fortune et même l'immense sous-sol prévu comme abri.

Cette année 1960 est une grande date pour l'orphelinat puisqu'il célèbre le centenaire de sa création. C'est en effet en 1860, à la suite des massacres perpétrés au Liban par les Druzes que l'Abbé Lavigerie, alors directeur de l'Oeuvre d'Orient, en bénissait et posait la première pierre. Pendant ces 100 ans, plus de 5000 enfants avaient été élevés à St Charles. Le 28 novembre fut donc grande fête: messe solennelle célébrée par Mgr Smith, en présence du Cardinal Tappouni... Supérieurs de la Province, soeurs de toutes les maisons de Beyrouth, anciennes élèves, nombreux amis, s'associèrent à la joie de la maison. Sr Chaland dans une relation de la fête, envoyée à la Maison-Mère, précisait:

"En 100 ans, 167 religieuses sont sorties de l'orphelinat dont 68 Filles de la Charité."
A cette formation chrétienne donnée, au cours des années, aux internes de St Charles, ma Soeur Chaland a largement apporté sa pierre: Ses anciennes compagnes sont unanimes à louer son zèle pour la catéchèse des plus grandes. Partie dès le matin pour faire les courses au bazar, elle ne manque jamais d'être présente dès le début du cours.

En 1964, Soeur Chaland reçoit une nouvelle patente: cette fois-ci, c'est pour le sanatorium de Bhannès qui, à cette époque, ne reçoit que des tuberculeux, mis à part, de temps à autre, des blessés par accident.

C'est une expérience neuve pour elle: après l'école de Ras-Beyrouth, la léproserie de Damas, l'hôpital d'Ismaïlia, l'hospice de Jérusalem, l'orphelinat de St Charles, la voilà à la tête d'un sanatorium.
Quand on parle d'elle aux soeurs qui ont vécu avec elle à cette époque, un des premiers souvenirs évoqués est son exactitude à suivre la règle et à la faire suivre: lever, vie de prière dont elle donne l'exemple, exercices communautaires, auxquels elle est elle-même toujours présente, travaux communs dont elle ne s'exempte jamais. Elle se réserve toutes les courses à faire à Beyrouth. La veille au soir, à la récréation, chacune note sur un papier ce dont elle a besoin et au matin, Sr Chaland prend la route, mais si elle est de vaisselle ce jour-là, elle se "diligentera" autant que nécessaire pour être à l'heure exacte à "la plonge". Elle est particulièrement exigeante pour tout ce qui concerne la pauvreté, tout en assurant à chacune ce qui lui est nécessaire. C'est ainsi qu'elle rappelle que tous les dons que l'on reçoit, argent, vêtements ou autres choses, doivent être apportés à la Communauté et non attribués par chacune

comme il lui plaît. Laisser aller, manque de droiture, manquements à la règle, elle ne laisse rien passer et vu la vivacité de son caractère, la remarque arrive drue et dure, quitte à en payer le prix par un bel acte d'humilité. Cette fermeté ne l'empêche pas de chercher très souvent à faire plaisir à ses compagnes. Là encore des souvenirs sont évoqués:

Pèlerinages à Harissa, excursion à Palmyre, une semaine de visites aux lieux Saints avec un chauffeur à leur disposition. Des temps de détente communautaire, il reste un témoin, un cèdre superbe aux branches élevées.

Lors d'une promenade, elle était montée avec ses compagnes jusqu'au bois de cèdres du Barouk à 1800 mètres d'altitude et elle en avait rapporté un "enfant cèdre", tout petit qu'elle planta dans la propriété.

D'autres souvenirs émergent du passé, un très beau entre autres:

Jamais Soeur Chaland ne se couchait sans avoir fait sa tournée chez les malades. Chaque soir, après la récréation, elle sortait, qu'il pleuve, vente ou neige. Elle emmenait avec elle une soeur parlant arabe, le plus souvent celle qui était responsable de la petite école du village. Elle entraînait dans chaque chambre, s'arrêtait à chaque lit, disant un mot à celui-ci, écoutant celui-là, et recourant à sa compagne quand la conversation devenait trop difficile.

Son mandat à Bhannès terminé, Soeur Chaland ne peut envisager de rester "au repos" et se porte volontaire pour l'Iran où se prépare l'insertion de la Communauté dans la léproserie de Baba Baghi. Elle a 80 ans mais les années n'ont effacé en elle ni son amour de toujours pour les lépreux, ni le souvenir inoubliable de Douma dont elle garde la nostalgie.

Le 19 septembre 1973, les nouvelles missionnaires s'embarquent à l'aérodrome de Beyrouth: destination Téhéran. Soeur Chaland serre sur son coeur un petit cèdre, déraciné à Bhannès, pour le planter dans son nouveau cadre de vie. Bref arrêt à Téhéran. De là, en autobus, elles vont faire connaissance avec l'interminable longueur et la monotonie des routes iraniennes. Tabriz, leur nouveau point d'attache, est à 700 km de Téhéran et Sr Chaland de soupirer:

"Combien de temps encore? Nous connaissons le paysage par coeur."

Il lui faut apprendre, elle l'ultra rapide et la toujours pressée, à faire sienne l'expression iranienne habituelle: "yavach...yavach!" (doucement, doucement).

Enfin c'est l'arrivée à Tabriz, dans la maison accueillante de Bou Ali Cina où les soeurs les reçoivent avec joie. Ce sera leur pied à terre d'où, chaque matin, elles partiront pour la léproserie distante de 15 km. Elles feront ce trajet en autobus pendant près de 4 mois jusqu'au jour où elles pourront enfin habiter sur place.

Mais il faut commencer par une énorme opération de nettoyage que Soeur Henriette et Soeur Chaland vont entreprendre avec quelques malades.

Soeur Geneviève n'est pas la dernière à relever ses manches et en avant le travail: chasse aux poux, punaises et autres bestioles qu'il faut occire et brûler; lessivage et peinture des lits et des tables de chevet des handicapés; réfection des matelas et des coussins, tous en piteux état etc, etc.

Et notre soeur frotte, brosse, récure, astique...Nulle tâche ne la décourage, nul travail rebutant ne la déconcerte.

Et n'oubliez pas qu'elle a alors 80 ans! Qui dit mieux?

Seul handicap de son âge, et elle en souffre cruellement: son impuissance à apprendre le turc, langue usuelle à Baba Baghi. Elle s'efforce d'y suppléer par les gestes et le sourire.

Les premiers mois de résidence "tabrizienne" se sont ainsi écoulés: nettoyage, préparatifs d'installation à la léproserie, aménagements de la petite maison, allers et retours quotidiens en autobus. Rappelons nous que les soeurs sont arrivées en septembre, que l'hiver est extrêmement rigoureux dans ce nord de l'Iran, que le thermomètre peut descendre à - 30° et plus et que la léproserie est à 1400 m d'altitude. Songeons aux longues attentes au bord de la route, dans la neige, aux arrêts brusques et imprévus. Combien de fois l'autobus est-il resté en panne, obligeant les voyageurs à continuer le trajet à pied pendant 1 heure et demie ou plus. Ne nous raconte-t-on pas qu'un fois un employé, pris de pitié pour Sr Geneviève, la souleva dans ses bras et l'assit sur un âne qui passait sur le chemin? Sans se formaliser, en toute simplicité, Sr Geneviève se mit à rire.

Une autre année, elle partit en plein hiver, avec un médecin à Tabriz pour faire des courses et ensuite assister à la projection d'un film, à l'Institut culturel français.

Ils repartirent tard après avoir pris avec eux un lépreux, soudain la voiture s'arrêta en plein désert. Il fallut descendre, laisser la voiture et rentrer à pied. La nuit était tombée. Bras dessus, bras dessous, le docteur, Soeur Geneviève et le lépreux (qui avait une jambe artificielle) trottèrent, au clair de lune, pendant les 8 ou 9 kilomètres qui leur restaient à faire. Quand, au matin on remarque la voiture, légumes et fruits y étaient gelés!

Froid, neige, verglas...et parfois aussi une violente crue de la petite rivière subitement grossie par la fonte des neiges, ce qui rend le passage impossible. En 1972, notre Mère Chiron, désirant voir la léproserie où n'étaient pas encore nos soeurs, ne se trouva-t-elle pas au milieu des eaux le moteur de la voiture noyé? Il fallut un camion pour la ramener sur la rive.

Petits incidents de la vie, plus amusants à raconter qu'à vivre!

A la mi-janvier, les soeurs s'installent dans leur nouvelle demeure que réchauffent à peine neuf petits poêles à pétrole. C'est le plein hiver, la température varie entre - 15 et - 20° .

Pénétrons avec nos soeurs dans la léproserie et partons à la découverte. Les habitants d'abord: Environ 300 lépreux, tous de religion islamique; plusieurs gravement mutilés; certains, les jambes coupées; une centaine d'enfants de 1 à 15 ans, non atteints par la maladie et qui vivent avec leurs parents. Les plus grands sont scolarisés. A leur service, depuis 15 ans, Trois petits Frères de Jésus, d'un dévouement admirable, tout heureux de voir arriver des soeurs qui vont leur apporter une aide précieuse. Témoins des premiers temps, ils sont à même de souligner les améliorations récemment apportées aux constructions autrefois en terre, et aujourd'hui remplacées par des bâtiments neufs, collectifs ou familiaux. Les cuisines modernes sont bien équipées. Une trentaine de malades occupent les lits de l'hôpital. Dans un autre pavillon sont installées les salles communes pour les lépreux très atteints mais encore valides. Sous l'impulsion des soeurs naîtra bientôt un jardin d'enfants pour les plus jeunes.

Tel est le "royaume" où Sr Chaland va passer... 13 ans!

Dès son entrée dans sa petite chambre, dont les fenêtres sont toutes givrées le matin, elle s'extasie sur les cimes neigeuses qui se dessinent au loin. Et c'est dans cette nouvelle maison encore à peine aménagée que l'on va célébrer le 8 février son soixantième anniversaire de vocation. Dans le minuscule oratoire, 3 pères Lazaristes et un petit frère concélébrèrent. Participent à la fête outre ses compagnes, 2 soeurs de Téhéran, 4 soeurs de Tabriz et 2 petits Frères. Petits plats dans les grands au réfectoire, films et disques, couplets de fête, le tout dans une atmosphère de chaude cordialité; rien n'y manque et notre soeur très émue écoute en elle le dernier vers de la chanson: "Et voici toute ma vie qui clame sa joie;"

La vie de communauté s'est peu à peu organisée et à Sr Geneviève va revenir le rôle de maîtresse de maison. Ses compagnes ont bien essayé de lui procurer des occasions de rencontre avec les malades: prises de température, pansements à refaire, mais l'impossibilité d'échanger quelques paroles l'ont bientôt découragée. A part quelques coups de pinceau donnés au mobilier du futur jardin d'enfants, elle consacre désormais son activité aux offices intérieurs et pratique avec zèle, repassage, cuisine, tricot, se réservant jalousement le ménage de sa chambre jusqu'à 93 ans, c'est-à-dire jusqu'à son départ.

Dès le petit déjeuner, elle commence à tout préparer pour le repas de midi qu'elle désire le plus varié et le plus alléchant possible. Il faut la voir compulsant le livre de cuisine (reçu à l'occasion de son jubilé), à la recherche de bonnes petites recettes capables d'exciter l'appétit des soeurs et de conserver leur santé.

"Elles ont tant de travail", répète-t-elle. Et selon fêtes et saisons, voici des "bugnes de Lyon", des beignets de pommes, les crêpes de la chandeleur, la galette des rois sans oublier les truffes au chocolat pour Noël! Tout est prêt à l'heure où ses compagnes finissent leur travail. Elle les attend avec une certaine impatience, n'aimant pas que l'on arrive en retard: que vont devenir ses frites juste à point...et le soufflé qui risque de s'effondrer! Mais elle est, malgré son inquiétude, compréhensive et compatissante. Comment en vouloir à ses compagnes retenues par des soins nécessaires ou urgents?

A l'époque des fruits, elle apporte son concours à la confection des confitures, des bocaux de prunes ou d'abricots, des conserves de tomate ou d'haricots verts.

En cours d'après-midi, une petite sieste lui apporte le repos physique, un bon temps de lecture stimule son esprit; une longue prière à la chapelle l'unit au Seigneur. Elle lui confie tous ceux qu'elle ne peut plus assister pratiquement: tel grand malade, tel opéré, tel jeune ménage, tel nouveau-né et tel mourant. C'est son nouveau "Service des Pauvres".

Le matin, elle est la première à la chapelle et le chapelet qu'elle commence deviendra rosaire au cours de la journée. A l'Eucharistie du soir, elle suit avec attention les textes de la messe chaldéenne que le Frère Robert a traduit en français. Sans difficulté, elle s'adapte une fois de plus à une nouvelle liturgie. Sa longue expérience l'a ouverte à toutes les expressions de la foi, quelles qu'elles soient, et si elle ne manque jamais les longs offices de la semaine sainte chaldéenne, elle assiste toujours, également, à la

liturgie arménienne du jour de Pâques.

Une des joies de Sr Geneviève est d'accompagner ses compagnes dans leurs visites d'amitié aux familles, visites que l'on fait le soir et qui sont très attendues. Tandis que l'on déguste lentement le thé traditionnel, Sr Fabiola entretient la conversation qu'elle traduit au fur et à mesure. D'autres fois, Sr Geneviève fait un tour rapide dans les services, adressant à chacun, faute de mieux, son plus beau sourire. Aussi l'aime-t-on bien à la léproserie: son souvenir restera très vivant parmi les lépreux qui partageront la peine de soeurs à l'annonce de sa mort.

Mois d'août 1976: c'est grande liesse à Baba Baghi: la reine Farah vient rendre visite aux lépreux. Depuis des jours et des jours, les travaux de construction s'accélèrent, les grands ménages se succèdent, les décorations se mettent en place. La route de l'aéroport à la léproserie se retrouve balisée, fléchée, équipée de tous les poteaux de signalisation. Tout le monde est sur son 31 lorsque, le 22 août à 16h, la souveraine, accompagnée de sa mère, descend de sa voiture blindée. Très simple, elle s'adresse à tous, à chaque groupe dans sa langue. A l'hôpital, elle s'arrête auprès de chaque lit, manifestant son émotion devant les plus jeunes et les plus atteints. Visites du jardin d'enfants, des cuisines, des laboratoires, de l'exposition des travaux des enfants et des malades, sont au programme. Et pour terminer, les soeurs la reçoivent dans leur petite maison. Elle leur exprime sa joie de les savoir ici près des malades. Et faisant allusion aux paroles qu'elle vient de lire, gravées en arabe, sur le tabernacle de l'oratoire: "Allah mah habat", elle leur dit:

"Dieu-Amour", c'est le lien entre l'Islam et le Christianisme."

Une frugale collation, un entretien d'une dizaine de minutes, des photos parmi les fleurs... la grande visite est terminée, laissant à chacun, malades, médecins, soeurs et petits frères, le souvenir de sa sympathie compréhensive et profondément humaine.

les années continuent de s'égrener; Sr Chaland tient bon. Son intelligence demeure étonnamment vive; elle veut être au courant de tout, aussi bien des petits faits journaliers de la léproserie que des grands événements de l'Eglise et du monde. De tout temps, elle a fait montre d'une invraisemblable curiosité intellectuelle. Feuillotez ses agendas et vous serez édifiés! Y sont relevés

aussi bien les noms, dates de naissance et pays d'origine des 114 cardinaux du Conclave de 1978 que l'histoire de l'Islam y compris les caractéristiques des Sunnites, Chiites, Kharijites, Bahaï etc...sans oublier tous les événements de la révolution iranienne notés au jour le jour. Et ce ne sont que quelques exemples pris au hasard des pages qu'on tourne.

Sa détente préférée est toujours la lecture; biographies, livres d'histoire ou de spiritualité, documents de l'Eglise, revues diverses, tout y passe. Et son bic infatigable continue à noter telle pensée qui l'a frappée; tel texte qui s'apparente à ses réflexions personnelles, telle citation d'un auteur particulièrement aimé. Chaque soir, elle écoute les nouvelles à la radio et prend les notes qu'elle lit à ses compagnes, le matin au petit déjeuner.

Une des grandes joies de Sr Geneviève à Baba Baghi sont les promenades à pied, les jours de congé. Elles entretiennent "sa jeunesse". Alertes, canne à la main, d'un pas sûr, elle suit ou plus souvent précède ses compagnes dans la neige, comme dans les montagnes encerclant la léproserie. C'est pour elle une occasion de rendre grâces au Seigneur pour les merveilles qu'Il a créées. Il faut avoir des yeux, mais plus encore un "coeur ouvert", comme l'écrit St Exupéry, pour découvrir, dans ces montagnes arides, une tulipe blanche de 2 cm, un chardon bleu, les traces étoilées des perdrix dans la neige, les signes du passage d'un loup ou, plus haut, le vol d'un aigle emportant son petit sur les ailes. La louange monte alors spontanément sur les lèvres de Sr Geneviève.

Joie des promenades mais aussi joie des voyages! Chaque fois que revient la date de sa venue en France, c'est avec un nouvel entrain qu'elle prépare son départ. C'est ainsi qu'au mois de juin 1983, Sr Chaland, après avoir cadenassé son sac de marin qu'elle met aux bagages, s'embarque dans l'avion à destination de Rome. A l'arrivée, n'ayant rien dans les mains, elle franchit, telle une gazelle, (elle n'a que 89 ans), toutes portes frontières, s'étonnant de la lenteur de sa compagne qui, elle, doit attendre les valises.

Seulement 3 jours leur sont donnés pour "pérégriner" dans Rome...Il ne s'agit pas de perdre son temps. Le frère Louis, rencontré providentiellement va se faire le cicérone complaisant de nos deux soeurs. Dès le matin, en route pour les Catacombes où, grâce à un père jésuite,

elles font un véritable pèlerinage. mais la matinée est avancée . Pour rentrer à la Via Ezzio, il faudrait prendre trois autobus. Mieux vaut donc se restaurer sur place. Et voilà nos deux soeurs, plus le frère Louis, dégustant une pizza juste en face du Colisée. Sitôt le "repas" terminé, les visites d'églises se succèdent: Sr Chaland veut tout voir mais aussi veut prendre le temps de prier. Comment concilier les deux? Lorsque, à 6 heures, sa compagne lui propose de rentrer, elle pousse une exclamation: "Déjà!", mais, résignée, elle monte dans l'autobus. Heureusement! car elles sont à peine de retour qu'un violent orage éclate et transforme les rues en véritables rivières!

De nouveau l'avion et les voilà à Paris. Le lendemain, à 6 heures du matin, Sr Chaland frappe à la porte de sa compagne:

"Etes-vous prête; nous montons à Montmartre, c'est le premier vendredi du mois!"
Que faire sinon obéir! "Surtout prenez le funiculaire," recommandent les soeurs de la porte. Le funiculaire! jamais! un pèleriage se fait à pieds. Et voilà notre soeur Chaland montant allégrement toutes les marches qui la séparent de la basilique.

Mais le lendemain! l'immobilité est de rigueur. Elle avait oublié que ses genoux avaient 89 ans, eux aussi! Qu'à cela ne tienne: il ne s'agit pas de perdre son temps. Vite un coup de téléphone et 54 neveux et petits neveux défilent au parloir!
A cette date, elle n'en comptait encore, (en ajoutant les arrières-petits neveux) que 264. Le chiffre ira croissant, la dernière liste trouvée en prescrit 340!

Elle sillonnera la France pour faire la connaissance de chacun et c'est avec un dynamisme nouveau qu'elle repartira pour l'Iran...en passant par Damas. Alors impossible de ne pas faire une visite à la léproserie de Douma. Et les exclamations et les interrogations fusent:

"Ces arbres, c'est moi qui les ai plantés!
Où est Antoine? Ah voici Georges...comme tu as changé (il avait 5 ans, il y a de cela 45 ans!)...je t'embrasse quand même..."

La voilà de retour dans son cadre iranien. Un jour la planche de bois sur laquelle on coupe la viande lui tombe sur le pied. la douleur est vive, elle boite, mais refuse de voir le docteur. Ce ne sera que 5 jours plus

tard qu'elle acceptera enfin le médecin et la radio. L'os était bel et bien cassé! Trois semaines de repos...c'est long pour elle mais elle en fera un temps de lecture et de prière.

Janvier 1984...pour fêter ses 90 ans d'âge, Sr Chaland s'envole quatre jours à Ispahan.

Février 1984...toutes les maisons d'Iran sont représentées à Baba Baghi pour ses 70 ans de vocations. A la fin de la célébration, le Père Daribat remet à Sr Geneviève un chapelet de la part du Nonce et lit le télégramme de...8 lignes, expédié de la Cité du Vatican. Le Pape félicite la jubilaire d'avoir été, pour tant de personnes "comme une lumière dans leur vie" et lui envoie sa bénédiction apostolique pour elle, sa communauté et tous ceux qui l'entourent de leur affection.

Ce n'est qu'à 91 ans qu'elle avoue: "je commence à vieillir". Lentement ses forces diminuent. Ses compagnes la pressent de se laisser aider: "laissez-nous vous rendre quelques petits services pour vous montrer que nous vous aimons." Mais elle se refuse à être dépendante.

Pendant l'hiver de 1985, lors de la grave maladie de Sr Van Gompel, elle est très frappée. Elle-même attrape une grippe à partir de laquelle, doucement, elle commence à baisser. Un jour, chargée d'allumer le feu, elle ne sait plus l'heure prescrite, veut aller se renseigner, tombe dans le petit ruisseau d'arrosage d'où on la sort toute trempée. Quelques autres petites aventures diminuent son énergie. On ne la laisse plus travailler à la cuisine. Elle en profite pour prier davantage, lire, s'instruire encore!

Au début de l'été 1987, c'est elle qui demande à quitter Baba Baghi pour rejoindre les soeurs aînées au Foyer de Bhannès. Elle aurait voulu finir ses jours en Terre Sainte, mais accepte ce dernier sacrifice, comme aussi celui de ne pas aller en pèlerinage à Pania Kapouli, un de ses grands désirs.

Avant de quitter avec elle Baba Baghi où elle a donné tout son coeur pendant 13 années, suivons-la quelques instants à l'intérieur de la Communauté. Après avoir été pendant 37 années consécutives responsable de l'autorité, elle est arrivée à la léproserie, simple compagne; changement souvent difficile à vivre. De plus, elle, si active, va devoir admettre, au fil des ans, qu'il lui faut tenir compte de son âge, malgré son exceptionnelle résistance

physique et sa volonté de travailler.

L'éloignement du service direct des malades, par suite de son ignorance de la langue, va lui être une vive cause de souffrance, d'autant plus qu'elle craint par-dessus tout d'être à charge à la Communauté. Ces divers handicaps seront parfois sources de difficultés, de vivacités aussitôt regrettées et réparées.

S'il lui arrive de manquer à la charité, de manifester une certaine susceptibilité, de montrer de la mauvaise humeur, face à une remarque ou à un refus, elle ne tarde jamais à demander pardon, à genoux. Elle s'accuse elle-même de n'avoir pas su s'oublier, supporter les difficultés dans l'esprit de St Vincent; mais ses compagnes sont unanimes à admirer son amour des pauvres, sa charité fraternelle, sa profonde piété. Les lettres qui la rejoindront à Bhannès témoigneront de leur affection.

Cette fois-ci, il est temps de partir. Une fois encore, elle parcourt des yeux ce qui a été son dernier champ de mission. Son regard s'attarde sur la grande Vierge Blanche de la chambre de Communauté: Vierge compagne de sa fuite de Douma et qui, après avoir franchi les difficultés de la douane de Téhéran, l'a rejointe à Baba Baghi.

Le 15 août 1987, elle quitte l'Iran. En route pour le Liban!

Au bout du chemin, c'est le foyer des Soeurs Aînées de Bhannès. le cadre, elle le connaît bien, mais il n'est plus question de vie active. Il va lui falloir prendre rang parmi celles qui, comme elle, après avoir usé 50, 60 années de leur vie au service du Seigneur de la Charité, acceptant, au long des jours, de voir leurs forces diminuer, ayant, à leur tour, besoin du service des autres.

Elle est encore une des plus vaillantes: il ne lui faut donc pas perdre sa vitalité. Armée de sa canne, elle parcourt le parc, rend visite aux soeurs de l'hôpital, fait un tour dans une salle de malades. Elle ne laisse passer aucune occasion de se rendre à Beyrouth et chaque fois qu'une fête, une journée de session ou une conférence réunit les soeurs à la Maison Provinciale, on est sûr, à l'arrivée de la voiture de Bhannès, d'en voir descendre... Soeur Chaland!

Le reste du temps, elle prie, lit, joue au scrabble, si elle trouve une partenaire. Et elle écrit! Elle répond immédiatement aux lettres reçues, et Dieu sait si elle en reçoit! Ses agendas fourmillent d'adresses: Lettres de famille qui souvent annoncent de nouvelles naissances, qu'elle proclame avec jubilation en énonçant le prénom et le numéro d'entrée dans la famille... Cyprien, 323ème...

Lettres d'anciennes compagnes, particulièrement de Baba Baghi, qui la tiennent au courant des moindres événements: la santé du Frère Robert, la mort du père de Marzia, le mariage de Hamida, un bébé chez Razia... tous ces liens sont pour elle souffles de vie.

Au cours de ses lectures, elle prend des notes. Au long des pages d'un de ces agendas, Ste Thérèse de l'Enfant Jésus côtoie le Père de Foucauld, Madeleine Delbrel rencontre Simone Weil et Marcelle Auclair, le Père de Grandmaison succède au Père Thellier de Poncheville.

Et le temps coule, coupé de quelques événements: c'est une réunion d'anciennes élèves à Ras-Beyrouth où il n'est pas très prudent de s'aventurer par ces temps peu sûrs de tirs et de bombardements, mais Sr Chaland en a vu d'autres dans sa vie et bien sûr elle y sera présente.

C'est un départ pour Jérusalem qui pourrait être un départ sans retour, tant elle a envie de mourir là-bas, mais la fatigue la ramène à son havre de vieillesse.

Ce sont de longs jours de souffrance et la mort du jeune Prince Robert de Lobkowicz que Sr Chaland entoure de son amitié et de sa prière, allant chaque soir, à 5 heures, avec le Père Corkey, réciter le chapelet près de son lit.

Mais à mesure que les années passent, Sr Chaland souffre de plus en plus de ce qu'elle avait entrevu un jour lointain de 1981, lors d'une promenade à Nochar, au bord de la mer Caspienne. Ce jour-là, elle avait écrit:

"A mesure que je vieillirai, j'éprouverai ma vulnérabilité et ma faiblesse grandissante. Mon rendement diminuera. Je deviendrai "inutile", "inutilisable". J'atteindrai ce moment où l'on vendait les vieux esclaves hors service."

Et de temps à autre, elle répète: "Dieu m'a oubliée."

Elle relit alors les textes sur le grand âge dont elle a fait ample provision.

"Le 3ème âge est l'âge du repos, non de l'inertie... on se désencombre. Tout s'éloigne et Dieu vient... C'est aussi l'heure de l'action de grâces: on a bénéficié de tant d'amour... le temps du recueillement, du silence, Renoncement, séparations, déceptions de la vie ont laissé la place libre... Dieu la prend. D'ailleurs n'est-ce pas bientôt l'heure de la rencontre?"

Puis vient la dernière année. Sa vue baisse de plus en plus: il lui faut abandonner toute lecture; elle entend de moins en moins. L'isolement se fait plus grand. Et le 8 décembre, en la fête de la Vierge, c'est la chute brutale: fracture de la jambe qui nécessite une opération.

Adieu les allées et venues. Elle que l'on appelait Notre Dame de la Route, tant elle aimait marcher par tous les temps aussi bien de plein hiver que d'été accablant, la voilà réduite à une quasi immobilité, lit, fauteuil, Walker, chaise roulante...

Au milieu de ces nuages, un rayon de soleil: Sr Chaland aura la joie de recevoir sa nièce Madeleine qui l'entoure de son affection et l'on avancera la date du centenaire pour qu'elle puisse y participer. Ce jour-là, tout le foyer est en liesse: Messe solennelle, homélie, toast au repas de fête, présence de nombreuses soeurs, cadeaux offerts, chanson, tout concourt aux réjouissances et exprime en même temps l'affection de la Communauté pour notre soeur jubilaire.

Les nuages, bien sûr vont revenir. On la taquine gentiment:

"Sr Chaland vous avez été presque toute votre vie: supérieure...c'est vous qui commandiez. Laissez maintenant au Seigneur le plaisir de le faire."
Après un silence de réflexion, elle avoue:

"Vous avez raison". Mais il lui fallut encore du temps pour être convaincue, jusqu'au jour où elle comprit qu'il lui fallait définitivement s'abandonner pour tout. Alors elle se cala dans le coin du fauteuil et resta de longues heures en silence: on sentait la lutte intérieure.

Le 27 novembre, en la fête de la Médaille, elle déclare: "Je vais mourir".

"-Oh non! proteste-t-on, pas aujourd'hui. Attendez un peu que la fête soit passée."

Et elle de répondre: "Vous avez raison, ce ne serait pas charitable!"

Le lendemain, on la conduit au réfectoire comme d'habitude. Elle entamait le repas quand on la vit changer de physionomie. Conduite à sa chambre, sur la chaise roulante, elle murmure:

"Oh quel malaise!...jamais je n'ai senti un tel malaise... je vais mourir!"

Aux prières dites près d'elle, elle s'associe en reprenant certains mots d'une voix forte:

Je vous donne mon coeur et ma vie... **ET MA VIE**
Assistez-moi dans ma dernière agonie... **LA DERNIERE**
Faites que je meure en paix... **QUE JE MEURE**

Elle change à vue d'oeil. Le Père lui propose les derniers sacrements.

"Oh! OUI"répondit-elle... Puis à sa soeur servante qui lui dit: Au revoir, elle répond:

"Je m'en vais... au revoir."

Et tandis que l'on récite près d'elle le Magnificat, elle s'en va vers son Dieu qu'elle a tant aimé et si bien servi durant sa longue vie.

Laissons la parole à St Vincent:

Si Dieu donne une éternité bienheureuse à ceux qui ne lui ont donné qu'un verre d'eau, que donnera-t-il à la Fille de la Charité qui quitte tout et se donne elle-même pour servir les pauvres tout le temps de sa vie? Que lui donnera-t-il? Oh! ce n'est pas imaginable!"



